

Paris au fil des scènes décembre 2014

Trois scènes, trois spectacles au cours d'un voyage de fin d'année à Paris. Hubert Grégoire nous a plusieurs fois déjà emmenés au Châtelet pour des comédies musicales inconnues ou peu connues.

Un Américain à Paris

Le monde de la musique, en France, a bien de la chance d'avoir **Jean-Luc Choplin** à la tête du Châtelet ! Nous lui devons déjà quelques belles réalisations telles que « The sound of Music » et « My Fair lady » (qui ont toutes eu un grand succès) mais il ne faut pas oublier « West Side Story » de **Bernstein**.

En décembre 2014, l'évènement de la saison fut la comédie musicale « Un Américain à Paris » sur des musiques de **George Gershwin**, coproduction franco-américaine, donnée en création mondiale au Châtelet avant de partir à Broadway et sans doute Londres et Tokyo.

« C'est une création : nous voulons rendre le film en oubliant le film. Il faut se recentrer sur le théâtre... pour donner une idée de ce qu'a pu être la Libération avec ces G.I. auxquels on a dit : restez auprès des petites Françaises ». En effet, le célèbre film n'a jamais connu de version scénique.

A l'origine « un Américain à Paris » est un poème symphonique de 20 minutes, datant de 1928, époque où le compositeur voyage en Europe et rencontre Stravinski, Ravel et Poulenc. Aussi, les producteurs ont-ils ajouté d'autres « tubes » de **George Gershwin**, en particulier des extraits de son concerto en fa.

Le spectacle est mis en scène par le chorégraphe **Christopher Wheeldon**, soliste du New-York City Ballet. Outre le talent de la troupe, la réalisation doit beaucoup aux décors de **Bob Crowley** (qui a signé ceux de « Don Carlo » au Met), décors qui sont aussi un hommage à un Paris magnifié : le Paris de 1944 prend vie sur scène quand apparaissent la Place Vendôme, une colonne Moris, les Galeries Lafayette... :

Les producteurs ont gardé le principe d'acteurs-chanteurs-danseurs, tous américains et anglais, comme l'étaient Gene Kelly et Leslie Caron. Quel talent ! Car ils jouent aussi bien qu'ils dansent et chantent !

« Le Châtelet passe aux Etats-Unis pour un des premiers théâtre du monde. **Jean-Luc Choplin** a une sensibilité artistique que nous voulons partager. Qui rêver de mieux en France pour « Un Américain à Paris » ? se félicite son comparse **Stuart Oken** producteur américain.

Quel bel hommage à la créativité française et à son savoir-faire, si le terme est approprié, à sa capacité de collaborer avec d'autres partenaires motivés, car un spectacle aussi réussi que celui que nous avons vu en décembre (joué à guichets fermés pendant plusieurs semaines) est le résultat d'un énorme travail d'équipe.

« *Nous avons fabriqué la majorité des vêtements pour les solistes hommes et femmes* » explique Bernadette Mouza, chef du service costumes : « *tous sont faits en trois exemplaires, car les danseurs sont en scène tous les jours* ». De leur côté les Américains ont produit des maquettes exceptionnelles de décors réalisés en France. De part et d'autre de l'Atlantique, nombreux sont ceux qui ont contribué à ce travail quand on sait que 195 collaborateurs ont été mobilisés au Châtelet six mois avant. « Une complète réussite », « un bonheur contagieux », les critiques élogieuses de la presse et l'enthousiasme du public témoignent de la grande qualité de « Un Américain à Paris ».

Cela rappelle la coproduction en 2010 de « My fair lady » conçue et réalisée à la fois par le Théâtre Mariinsk à Saint Petersbourg et le Châtelet, à la suite de la rencontre de J.L Choplin et Valéry Gergiev : une belle réussite car le spectacle a été repris en 2013.

Souhaitons que de telles collaborations se renouvellent pour le bonheur d'un public toujours curieux de nouvelles découvertes !

Les deux soirées suivantes nous offrent des opéras, l'un italien, l'autre allemand, de deux compositeurs contemporains sur des registres si différents !

La Bohème

Les airs de « la Bohème » sont de ceux que nous gardons longtemps en mémoire, qu'on fredonne à la sortie du spectacle : **Giacomo Puccini** est reconnu pour son art de la mélodie et le raffinement de l'orchestre. Célèbre compositeur italien (1858-1924) dont les œuvres sont aussi populaires que celles de Verdi, le jeune organiste musicien précoce, a découvert sa vocation pour le théâtre lyrique après avoir été impressionné à 22 ans par une représentation d' « Aïda ».

« La Bohème » donnée en création mondiale à Turin en 1896 sous la baguette de Toscanini est l'adaptation d'un roman à succès « Scènes de la vie de Bohème » sur un livret de Giacosa et Illica. Savez-vous quelle définition Larousse donne pour « bohème » ? « *Milieu d'artistes, d'écrivains qui menaient une vie au jour le jour en marge du conformisme et de la respectabilité* ». Le compositeur y trouva un grand nombre de détails, lui-même ayant fait l'expérience de la « vache enragée » au cours de ses études à Milan !

A l'Opéra Bastille, l'œuvre représentée en décembre 2014 a été jouée une centaine de fois depuis 1995, avec toujours le même succès : je suppose que la mise en scène de **Jonathan Miller** servie par les beaux décors de **Dante Ferretti**, y est pour beaucoup. L'importance du décorateur à l'opéra est capitale : il donne un cadre, il situe l'action scénique dans un temps précis. Pour la Bohème le grand artiste - décorateur des films de Fellini, de Scorsese, J.J. Annaud et autres cinéastes - a créé une atmosphère, dans chacun des lieux traités avec réalisme ou poésie. Dès le premier tableau la vision des jeunes gens qui grelottent dans leur mansarde nous projette dans leur quotidien impécunieux. On est loin ici de la pauvreté de certains décors vus ces dernières années !

Les grandes œuvres du répertoire romantique, fussent-elles vues et revues, ne peuvent laisser le spectateur indifférent, si les sentiments qui les animent sont universels, et c'est le cas de cette histoire : un jeune homme pauvre et une jeune fille pauvre, ils se rencontrent, ils s'aiment, ils se séparent et elle meurt... Une histoire banale et tragique. Autour de Rodolphe et Mimi, Marcel et Musette, Colline, Schaunard, étudiants et artistes désargentés pour qui manger et se chauffer est un luxe, n'en gardent pas moins leur humour et leur verve. **Vittorio Grigolo** (ténor) et la belle **Nicole Cabell** (soprano) ont incarné avec autant de talent que de sincérité les personnages de Rodolphe et de Mimi sans pathos exagéré. Au premier acte, après avoir souri des facéties de la joyeuse bande dans leur mansarde, l'émotion nous gagne à la rencontre des amoureux.

Depuis Luciano Pavarotti et Mirella Freni, partenaires dans ces rôles pendant plus de vingt ans (!) de grands couples de la scène lyrique ont tiré des larmes chez les spectateurs : si les larmes n'ont pas coulé ce soir-là, la gorge se serre en écoutant « *Que cette petite main gelée est froide ! Laissez-moi la réchauffer* », aria soutenue par la délicatesse de l'orchestre.

Quel spectateur, quelle spectatrice n'ont pas été saisis par l'émotion au dernier acte devant l'agonie de Mimi, la générosité de Musette, coquette et versatile en amours mais néanmoins si touchante, le désarroi des jeunes gens devant la mort et le cri de désespoir de Rodolphe ?

Depuis plus d'un siècle des milliers de mélomanes ont été bouleversés par le lyrisme de la musique de Puccini, ses airs empreints de mélancolie, ses héroïnes malmenées par la vie. « La Bohème », comme « La Traviata », est un des opéras les plus joués au monde.

Hänsel et Gretel

Où est-il question d'un pot de lait, de fraises dans la forêt, de pain d'épices... et de sorcière ? Dans un conte, bien sûr, de ces histoires venues du fond des âges et, dans ce cas-là, recueilli par les frères Grimm : « Hänsel et Gretel », adapté par le compositeur allemand **Engelbert Humperdinck** (1854 – 1921) qui en a fait un Marchenoper, un opéra de conte de fées.

Peu joué en France, il est au contraire très connu en Allemagne. « *C'est une œuvre qui parle à notre âme d'enfant, on y perçoit des réminiscences d'airs populaires que les têtes blondes allemandes entendent dès le plus jeune âge* ». Nicolas Joël, directeur de l'Opéra de Paris s'exprime ainsi car il tenait beaucoup à faire entrer cette œuvre au répertoire de la grande Maison.

Lors d'un voyage en Italie, **Humperdinck** a rencontré Wagner, son aîné de 40 ans. Il est fasciné par le Maître et ses œuvres qu'il découvre très jeune. Les relations deviennent rapidement chaleureuses et Wagner l'associe à son travail de préparation en vue de la création de « Parsifal », collaboration à laquelle le jeune musicien a pris une grande part. En 1883, **Humperdinck**, à Paris apprend la mort de son mentor et ami, évènement traumatisant qu'il vit comme la perte d'un père de substitution.

Dans ses lettres il écrit à propos de cette nouvelle dramatique : « *Il est parti sans crier gare, sans achever ma formation, en me laissant ici-bas immature, je peux même dire orphelin* » et dans un autre courrier : « *En lui j'ai perdu non seulement un professeur et un maître qui m'a laissé ici-bas, inachevé, mais également un ami !* » On mesure par les mots utilisés, la force du traumatisme ! Par la suite il n'arrive pas à se remettre à la composition, mais dix ans après le ton a quelque peu changé. « *L'essentiel est de me retrouver moi-même* ».

Est-ce pour ces raisons (importantes à connaître) que le compositeur recourt au genre du Marchenoper pour contourner l'impasse à laquelle il était confronté en tant qu'homme et artiste ? L'hypothèse semble sérieuse car l'opéra féérique puise dans les registres du merveilleux, du folklorique et de l'esprit d'enfance, mais ne se réfère pas aux grands mythes et aux légendes épiques de l'univers wagnérien. Comme d'autres compositeurs allemands **Humperdinck** pouvait souffrir de l'ombre portée de Wagner sur la création musicale de son temps. Hofmannsthal n'a-t-il pas écrit à Strauss quand il s'attèle au livret du « Chevalier à la rose » : « *Wagner a épuisé la musique* », tandis qu'un philosophe a écrit récemment : « *Il n'est pas impossible de dire que Wagner a saturé l'opéra* ». Ces témoignages expriment un sentiment de stérilité, d'impasse, ressenti par certains artistes après la mort de Wagner.

Mais quelques années après cet évènement, la sœur de **Humperdinck** lui souffle l'idée de « Hänsel et Gretel » : l'œuvre marque la fin d'une profonde crise créatrice. Elle a été créée à Weimar à la veille de Noël 1893, après plusieurs remaniements. Richard Strauss dirige l'orchestre à la Cour de Weimar et à Vienne : l'accueil est triomphal ainsi que dans bon nombre de théâtres allemands.

Pour le spectacle de l'opéra Garnier, **Mariame Clément**, metteur en scène s'est posé la question : l'ouvrage né avec la psychanalyse n'est-il « *vraiment que pour les enfants ?* » Non, bien sûr, et elle a travaillé avec l'intention de « *dévoiler en donnant du sens* » (son interview d'avril 2014), en prenant la psychanalyse comme grille d'interprétation (par exemple l'importance du rêve), tout en respectant la narration, elle a voulu émerveiller les jeunes comme les adultes.

Le contenu de nombreux contes est nourri de cruauté, de violence, d'angoisse, celui-là ne fait pas exception : deux enfants abandonnés dans la forêt (une référence à la forêt de Siegfried ?) la peur des ténèbres et de leur mystère, la rencontre avec la sorcière qui veut les manger... le frère et la sœur vivent toutes ces émotions !

Heureusement il y a l'intervention des anges (introduction du merveilleux) et l'intelligence des enfants qui leur permet de triompher en brûlant la méchante sorcière, changée en pain d'épices dans son four, comme l'étaient les enfants que libère Hänsel, et enfin les parents retrouvent leurs chers petits... Ouf !

Pourquoi ai-je eu du mal à « entrer » dans l'atmosphère de l'œuvre ? Il m'est difficile de l'expliquer : peut-être le choix de diviser l'espace comme une maison de poupée m'a-t-il gêné, obligeant le regard à se déplacer pour saisir la simultanéité des jeux scéniques ? Cet effort m'a distraite de l'écoute de la musique, mélange de comptines, d'airs folkloriques et de passages dramatiques. Autre surprise : la famille est représentée dans un appartement plutôt bourgeois, (où est la pauvre chaumière ?)... Impression très subjective que peut-être les amis du groupe n'ont pas ressentie. J'ai été plus à l'aise au 3^e tableau, alors que le fantastique est plus présent.

La mise en scène est intelligemment pensée avec le recours au symbolique dans une conception très argumentée. Beaucoup de tableaux colorés (un merveilleux ballet de sorcières), une distribution dominée par la cantatrice mezzo-soprano, **Andrea Hill**, dans le rôle de Hänsel et **Bernarda Bro**, soprano, incarnant Gretel, car il faut savoir que de nombreux grands interprètes du lyrique ont prêté leur voix aux personnages du conte.

Mes réserves personnelles mises à part, je pense que **Mariame Clément** a fait un beau travail de mise en scène, plus fouillé que dans des représentations déjà vues, et il est souhaitable que « Hänsel et Gretel » connaisse un vrai succès dans les années à venir.

Notre président qui s'informe longtemps à l'avance des programmes de fin d'année, nous a déjà proposé plusieurs fois un voyage à Paris en décembre. Cette fois encore les trois spectacles programmés illustrent les formes diverses que prend la Musique.

Merci Hubert, nous avons pris grand plaisir à les découvrir.

Jacqueline Toutain

« *La musique est une révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie* » Ludwig van Beethoven